son œuvre. Si ce travailleur possède des sentiments chrétiens, s'il a été formé lui-même à bonne école et comprend toute la responsabilité qui lui incombe, que de bien il peut opérer en formant les jeunes générations au respect de l'autorité civile et de l'autorité religieuse, à l'amour de Dieu et de la patrie!

La cité de Montréal a été le témoin, ces jours derniers, du succès d'un grand artiste, enfant du pays. Une statue, élevée à la mémoire d'un intrépide guerrier et d'un grand chrétien, rappelle une époque mémorable à votre grande ville. En coulant ce bronze, M. Hébert y a mis l'empreinte de son génie et des nobles sentiments de son cœur.

Quand l'œuvre, au lieu d'une statue, est une âme, comment l'éducateur de l'enfant ne se sentirait-il pas porté à l'aimer d'une tendresse particulière, puisque cette âme est l'œuvre de Dieu lui-même, et que diriger la jeunesse dans les sentiers de la vie, mouler son caractère, lui inspirer le goût du beau et du grand, lui dévoiler les secrets de la nature, c'est participer à l'action de la Providence sur les nations de la terre?

Veuillez croire, Monsieur le Principal, que j'ai une prédilection spéciale et pour les instituteurs et pour les maîtres qui les forment, et tout mon désir est de coopérer avec eux, de toutes mes forces, à la grande œuvre de l'instruction et de relever le plus possible aux yeux du peuple la noble fonction d'instituteur, afin que la province de Québec n'ait rien à envier aux autres Etats de la Confédération canadienne et puisse accomplir efficacement la mission que Dieu lui a assignée.

BOUCHER DE LABRUERE.

Montréal, 5 juillet 1895.

Seconde adresse :

A L'HONORABLE GÉDÉON OUMET, ANCIEN SUBINTENDANT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, MEMBRE DU CONSEIL LÉGISLATIF, COMMANDEUR DE L'ORDRE PONTIFICAL DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND.

Honorable Monsieur,

Depuis longtemps, nous entendions dire que vous alliez demander votre retraite et prendre un repos qui vous était bien légitimement dû; cependant nous espérons contre toute espérance: nous aurions voulu retarder l'époque fatale, et il nous semblait que c'était la retarder que de n'y pas croire.

Ce n'est pas que nous redoutions l'arrivée de votre successeur, dont l'éloge était dans toutes les bouches. Mais personne ne peut être surpris que nous voyions avec chagrin se briser les liens qui vous unissaient au corps enseignant. Car ces rapports, pour être officiels, n'en étaient pas moins empreints de bonté et de délicatesse d'une part, et de l'autre, je crois pouvoir l'affirmer, de respectueuse soumission et d'attachement sincère.

Disons le mot, c'étaient les liens de l'amitié qui nous unissaient, et de vieux amis ne peuvent se séparer sans éprouver des émotions qui sont presque des déchirements. Voilà pourquoi nous avons voulu vous dire un dernier adieu, et vous

remercier une fois encore de l'intérêt que vous avez toujours porté à l'École Normale Jacques-Cartier, et des conseils que vous n'avez jamais manqué de donner aux élèves de cette institution.

En cela, vous n'avez fait que suivre vos propres sentiments et l'impulsion de vos convictions religieuses.

Une voix autorisée vous a rendu un témoignage qui nous est peut-être encore plus précieux à nous qu'à vous-même. Un pareil témoignage peut compenser bien des ennuis; mais il ne fait que confirmer ce que nous savions depuis de longues années. Si vous avez eu à subir les épreuves de la contradiction, vous vous êtes toujours montré digne de vous-même, digne du caractère chrétien.

Soyez persuadé que nos vœux vous accompagnent dans votre retraite paisible, mais non inactives, et, dans l'espérance qu'ils seront exaucés, nous répétons du fond du cœur: "Encore plusieurs années," *ad multos annos*.

Ecole Normale Jacques-Cartier,

5 juillet 1895.

Réponse :

MONSIEUR LE PRINCIPAL,

Dans votre lettre d'invitation à cette séance, vous me disiez, "c'est bien le moins que nous puissions vous adresser nos adieux, après avoir vécu en bons termes, il me semble pendant si longtemps, et il m'a semblé qu'il valait mieux nous embrasser publiquement, une dernière fois, du moins en qualité officielle." Vous venez de parler en votre nom et en celui du corps enseignant de la circonscription, des professeurs de Montréal, et vous le faites dans des termes qui m'émeuvent au delà de tout ce que vous pourriez croire. J'en suis honoré et vivement touché.

Dans le cours des vingt années qui viennent de s'écouler, j'ai été en rapport avec le corps enseignant que vous représentez, et dans ce long terme, je n'ai eu qu'à me féliciter de la délicatesse des procédés et de l'inviolable respect des professeurs et maîtres d'école, envers leur surintendant, aussi ce n'est pas, sans une peine réelle que j'ai dû me séparer d'eux. Hélas! dans le monde tout a un terme, et il m'a fallu, quoique la chose fût inattendue dans le moment, du moins pour moi, mais pour aider à l'accomplissement de certains arrangements, demander ma mise à la retraite et mettre un terme à ma carrière officielle. Cette époque que vous voulez bien, par bonté de cœur, appeler fatale, quoique volontaire de ma part, m'a été pénible, je vous l'assure, car elle brisait les liens qui m'attachaient au corps enseignant. Les émotions que vous manifestez me sont bien sensibles—je les partage—elles me gagnent, car elles participent du regret qu'éprouvent de vieux amis qui se séparent. Vous m'avez toujours honoré de votre amitié, mon cher Principal, je suis orgueilleux de le proclamer.

Au début de ma carrière politique, il y a plus de vingt-cinq ans, alors que j'ai été en butte à des attaques aussi peu méritées que violentes,